la vie
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 104111

Date : 19/25 FEV 15
Page de l'article : p.58-60
Journaliste : Marie Chaudey

Culture

Dans *les Nuits de Reykjavik*, le romancier islandais Arnaldur Indridason remonte aux premieres enquêtes de son inspecteur fétiche, Erlendur. Rencontre.

LE PÈRE DU POLAR POLAIRE

Tous droits réservés à l'éditeur

La vie
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 104111

Date : 19/25 FEV 15
Page de l'article : p.58-60
Journaliste : Marie Chaudey

ARNALDUR INDRIDASON : *« Je m'efforce de réunir tous les lecteurs, des plus érudits aux plus humbles gens de la rue. »*

PATRICK GAILLARDIN / PICTURETANK

L'inventeur du polar islandais

1961 Naissance à Reykjavik.

1980 Diplômé en histoire, il devient journaliste et critique de cinéma, puis scénariste.

1997 Publie son premier polar, *Fils de poussière* (inédit en France), où apparaît son détective fétiche, Erlendur Sveinsson.

2000 Publie *la Cité des Jarres*, qui sera son premier roman traduit en français (Métaillé). Succès international.

2004 *L'Homme du lac* (Métaillé) obtient le prix du polar européen.

2011 *Le Duel* (Métaillé) a pour sujet la guerre froide vue d'Islande.

2015 *Les Nuits de Reykjavik* (Métaillé) racontent les débuts d'Erlendur.

policier

Taillé comme une armoire à glace, il franchit la porte de l'Hôtel Borg, où il nous a donné rendez-vous. Au cœur de Reykjavik, l'élégante bâtisse au style Art déco permet à ce féru d'histoire de croiser le passé et les fantômes de la capitale islandaise. En star tranquille d'un petit pays, Arnaldur Indridason exige habituellement de donner les interviews dans sa langue (si mystérieuse et rugueuse, héritée du fond des temps) et donc d'être accompagné d'une interprète – ce jour-là, son ancienne prof de français Catherine Eyjólfsson, face à laquelle le colosse a des timidités de petit garçon…

Avec Erlendur, son flic fétiche, taciturne et laconique, le romancier a plus d'un point commun : il chérit une certaine mélancolie, préfère les longues nuits d'hiver au soleil de minuit, exhume volontiers le passé et sait montrer de la compassion pour les cabossés de la vie. C'est sur ces fondamentaux qu'Indridason a bâti en pionnier le roman policier islandais. Polar d'atmosphère, « *pauvre en action mais riche en humanité* », dit-il : avec des scénarios à la psychologie fouillée, étoffés par une profondeur sociale. C'est ainsi que le romancier a fait rayonner le polar polaire sur la planète entière.

LA VIE. Vous avez créé un genre qui n'existait pas dans votre pays. Pourquoi ? Et comment vous y êtes-vous pris ?

ARNALDUR INDRIDASON. Les Islandais sont connus pour être des gens passionnés de littérature, c'est chez nous une longue tradition qui remonte aux sagas médiévales. La littérature classique a toujours suscité le plus grand respect, c'est pourquoi le polar n'existait pas. Il n'a pas été facile de gagner à ma cause les éditeurs et les lecteurs islandais : ceux-ci sont les plus exigeants du monde ! Quand j'ai commencé à écrire des polars, j'ai voulu être réaliste, crédible et solide. Le fait d'être historien m'a beaucoup aidé. Il faut croire qu'il y avait un besoin, car les lecteurs se sont jetés sur mes livres : ça a été comme un coup de poing dans la figure des écrivains traditionnels, qui ne s'en sont pas encore tout à fait remis… J'espère avoir trouvé un équilibre entre la Littérature avec un grand L et la littérature populaire : une sorte de poétique noire.

Les lecteurs vous suivent alors que vous ne les ménagez pas…

A.I. Je n'essaie pas de construire une image avenante et touristique de l'Islande, ni une version à paillettes, c'est vrai. Mes polars sont ancrés dans un réalisme sans fioritures. Et j'ai toujours mis l'accent sur les personnages. Dans mes histoires, il n'y a pas de bombes ni d'explosions spectaculaires, pas de coups de feu ni de poursuites effrénées en voiture. L'action, ce n'est pas mon truc. J'ai trouvé le moyen de m'aventurer plutôt vers l'intérieur des personnages, de creuser leur intimité et leur vérité.

Pourquoi votre antihéros fétiche, Erlendur, est-il tourné vers le passé ?

A.I. C'est un être de nostalgie qui a encore un pied dans le monde rural où il est né. Il est très attaché à ses racines, parce qu'il a vécu l'époque où le flux des fermiers a débarqué en ville. L'Islande est passée sans transition de la misère rurale à la richesse. Tout s'est passé si vite que les Islandais n'ont pas eu le temps de maîtriser les choses – ce qui a d'ailleurs conduit tout droit à la crise financière de 2008. Quand les changements sont aussi rapides, il est inévitable que certains restent au bord de la route. Erlendur fait partie de ceux qui n'ont pas pu suivre le mouvement. Et puis, c'est un homme blessé. Durant sa jeunesse rurale, Erlendur a traversé l'épreuve de la mort de son frère, disparu dans une tempête. Pour lui, c'est comme si le temps s'était arrêté. Dans *les Nuits de Reykjavik*, on le voit essayer de se forger une vie normale. Les lecteurs savent déjà que cette tentative sera vaine…

La disparition est un thème qui hante toute votre œuvre. Est-ce un motif récurrent de la littérature islandaise ?

A.I. Mais il s'agit d'abord d'une réalité ! De nos jours encore, des gens disparaissent

Tous droits réservés à l'éditeur

la vie
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 104111

Date : 19/25 FEV 15
Page de l'article : p.58-60
Journaliste : Marie Chaudey

dans les champs de lave et les crevasses. C'est comme si la nature les avalait, on ne les revoit plus. L'Islande est un pays toujours sauvage, difficile et dangereux, pilonné par le mauvais temps et des tempêtes extraordinaires où l'on risque sa vie. Chaque automne, à l'époque des perdrix des neiges, des équipes de sauvetage doivent partir à la recherche de chasseurs perdus. Et autrefois, il arrivait souvent que les gens s'égarent sous la neige d'une ferme à l'autre. On les retrouvait morts quelques jours après, ou bien leur squelette réapparaissait dix ans plus tard... Ces histoires ont nourri la littérature. Et Erlendur possède pas mal de récits traditionnels sur le sujet.

***« C'est incroyable que nous ayons eu le courage de rester dans ce pays depuis plus de 1000 ans »*, dit votre personnage. L'Islande est-elle une île de survivants ?**

A.I. C'est vrai que l'histoire du pays a été très dure jusqu'au milieu du siècle dernier. Les Islandais ont traversé le pire : les éruptions successives des volcans, les épidémies de peste et... la domination danoise. À un moment donné, la population s'est même retrouvée tellement réduite qu'il a été question de la déporter vers le Danemark ! C'était au XVIIIe siècle, à la suite des grandes éruptions dans le sud de l'île, qui ont empoisonné les pâturages, en raison des dépôts de soufre. Pour Erlendur, cette mémoire est encore vivace.

Avez-vous comme Erlendur un rapport ambivalent avec la capitale ?

A.I. Non, moi je suis né à Reykjavik et je m'y sens très bien, mieux que nulle part ailleurs dans le monde. Originaire de la campagne, Erlendur, lui, n'a finalement jamais pactisé avec la ville. Et comme il n'arrive pas à créer de lien avec l'endroit, il plonge plutôt dans ses côtés sombres. En islandais, Erlendur signifie « étranger »...

Votre père, lui aussi écrivain, fut celui qui a fait le saut de la campagne à la ville. Est-ce lui qui vous a inspiré Erlendur ?

A.I. Mon père est né sur une peau de poulain dans une ferme au toit de tourbe, au fond d'une vallée isolée du nord du pays, en 1926. Il a connu une vie très primitive. Quand il est venu habiter dans la banlieue de Reykjavik au début des années 1960, il était très heureux d'y trouver la commodité des HLM, l'eau courante et une salle de bains. C'était une transformation radicale de passer du toit de tourbe au confort d'un salon. Il y a eu la confrontation de deux mondes qui ont mis du temps à s'adapter l'un à l'autre. Et ce choc fait partie de l'histoire de dizaine de milliers de Reykjavikois, paysans transplantés en ville. Mon père a écrit sur le sujet, et j'ai moi-même tiré ce fil dans l'histoire d'Erlendur, en effet. Je me souviens avoir vu dans mon quartier d'enfance, proche du centre-ville, des moutons traverser le boulevard.

En ouverture des *Nuits de Reykjavik*, l'endroit où l'on retrouve le cadavre du clochard sur lequel Erlendur va enquêter est une tourbière...

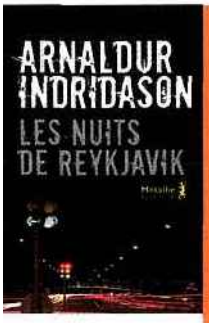
A.I. Cet endroit était mon terrain de jeu quand j'étais enfant, j'y passais des journées entières avec les copains. Nous patinions en hiver lorsque la surface était gelée. Et l'été, nous menions des expéditions en barque. Tout cela a aujourd'hui disparu du paysage. Reykjavik reste mon terreau et mon inspiration, un peu comme New York pour Woody Allen. Je sonde les plis de la ville, mais surtout l'âme des gens. Ça m'intéresse plus que de résoudre les affaires policières. Les méandres de la ville reflètent ceux de l'esprit humain. Même si le taux de criminalité a longtemps été ici l'un des plus bas de la planète, les gens ne sont pas plus innocents qu'ailleurs. Il y a les mêmes crimes que partout, de la prostitution et un trafic de drogue en nette augmentation. Mais moi, c'est le lien entre l'intrigue policière et la réalité sociale qui me passionne avant tout. Et mes maîtres à cet égard sont le couple suédois Maj Sjövall et Per Wahlöö, qui ont lancé le roman noir nordique dans les années 1960 en lui donnant une épaisseur dans la critique sociale.

À certains moments, Erlendur fait d'ailleurs autant figure de travailleur social que de policier, non ?

A.I. C'est son genre ! Il est incapable de mépriser un pauvre ou un clochard – contrairement à un politicien ou à un nouveau riche... Erlendur partage avec les blessés de la vie une expérience commune. Il a lui-même traversé des épreuves, dont il ne veut pas parler. Enfouies, elles lui permettent malgré tout de comprendre les autres et de s'identifier aux défavorisés de tous poils, aux parias. Il a une empathie très grande non seulement vis-à-vis des victimes, mais aussi des coupables (lesquels sont aussi des victimes dans une certaine mesure). Habituellement, personne ne s'intéresse à la mort d'un clochard. Erlendur, lui, au contraire, veut savoir le fin mot de l'histoire du malheureux Hannibal, qu'il a croisé de son vivant.

Ce regard humaniste d'Erlendur, c'est le vôtre, bien sûr ?

A.I. Ça se peut bien qu'à cet égard il soit mon double : je suis souvent d'accord avec lui, même si quelquefois il me paraît insupportable, pinailleur, asocial ! Il ne fait vraiment aucun effort pour se rendre sympathique. C'est son plus gros défaut, mais aussi sa plus grande qualité ! Pour le ressort dramatique, j'ai dû forcer le trait sur la mélancolie et les tourments d'Erlendur. J'espère personnellement être un peu plus optimiste... Quand je m'enferme avec lui pour écrire, c'est une vraie coupure avec l'agitation du monde. L'Islande est une nation jeune, qui ne veut plus regarder en arrière. Le passé perd petit à petit de son importance, les gens sont tournés comme des forcenés vers l'avenir. Erlendur incarne vraiment pour moi un antidote au modernisme effréné. INTERVIEW **MARIE CHAUDEY**



Les Nuits de Reykjavik

Vie Vie Vie Les lecteurs d'Indridason vont retrouver avec bonheur le personnage fétiche du romancier islandais : Erlendur, ici à ses débuts, en jeune flic timide mais déjà entêté. Il mène en solo deux enquêtes, sur la noyade suspecte d'un clochard dans une tourbière et sur la disparition d'une jeune femme au sortir d'un bar de nuit. L'ange gardien des laissés-pour-compte s'esquisse, entre errances solitaires, vague à l'âme nostalgique et blessure enfouie. De l'Erlendur pur et dur. M.C.

Métailié, 19 €.

Tous droits réservés à l'éditeur